
M A N U S C R I T

VEUX-TU ?

de Jerzy Przewdziecki

Traduit du polonais par Lisbeth Virol et Jeanne Bernava

cote : POL97N272

Date/année d'écriture de la pièce : 1981
Date/année de traduction de la pièce : 1996

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Veux-tu ?

Pièce en trois tableaux de Jerzy Przewdziecki.
Texte français de Mesdames: Jeanne Bernava et de Lisbeth Virol.

Personnages : Lui
Elle

Le décor, qui ne changera pas au cours de la pièce, pourra être au choix: un lit ou un divan, ou une chambre garnie d'un grand lit, d'une armoire à glace, de deux chaises et d'une table sur laquelle on voit une radio. Cette pièce a une porte et une porte-fenêtre abritée par un store et ouvrant sur un balcon. Posé au sol, près du lit, un téléphone. Contre un des murs, une planche à dessin sur laquelle on aura étalé le plan d'un appartement.

Premier tableau

Introduction musicale. On est dans le noir. Un moment s'écoule pendant lequel on entend le bruit d'une clé que quelqu'un essaie en vain de faire tourner dans une serrure. Enfin la porte qu'on ne voit pas, s'ouvre. La lumière s'allume dans l'entrée d'un appartement et un couple pousse la porte de la chambre décrite ci-dessus.

Lui : N'allume pas encore! Attends ! (*Il s'approche de la porte-fenêtre et baisse le store - elle pose un grand sac par terre*) Pourquoi ne dis-tu rien ? On est chez un copain, tu comprends ? Personne ne sait. On arrive... on repart...

Elle : Mais lui, il sait.

Lui : Il sait que je viens ici pour travailler.

Elle : Tu es naïf.

Lui : (*Explosant*) Et alors ? Qu'il pense ce qu'il veut. Même s'il se doute que j'amène une femme, qu'as-tu à chercher la p'tite bête ? C'était pourtant convenu. Tu étais bien d'accord. Tu peux toujours t'en aller! Rien ne nous oblige.

Elle : Ouvre la fenêtre. Ca pue.

Lui : Tu y vas fort.

Elle : Excuse-moi. Je crois que nous devrions divorcer !

Lui : Pourquoi pas. Tu n'as qu'un mot à dire et adieu! Nous resterons bons amis... Tu en as donc assez de moi ?

Elle : J'en ai assez de tout. Du monde entier. Je ne me supporte plus moi-même ! Aère cette chambre ! Ouvre la porte-fenêtre!

Lui : Il va falloir parler plus bas.

Elle : Oui, j'en ai l'habitude. Tous les soirs, je parle bas avec mes vieux pour ne pas réveiller la petite. Cette petite, de qui tient-elle pour être si nerveuse ?

Lui : De moi, naturellement ! Tout ce qu'elle a hérité de mauvais, elle le tient de moi. (*Il ouvre la porte-fenêtre*)

Lui : Quel calme ! Pourquoi en as-tu assez de moi ?

Elle : Je n'ai pas dit cela.

Lui : Tu ne m'en aimes pas pour autant.

Elle : Justement si, c'est l'évidence. Seulement, j'ai de plus en plus souvent une envie de partir.

Lui : Mais, nous venons de partir.

Elle : Bon! Et alors ? Nous devons faire l'amour, pas vrai ? Dans ce cas-là je me déshabille.

Lui : Cesse de faire l'idiote ! Tu peux enlever tes chaussures – tu as déjà laissé des traces sur le tapis.

Elle : Ce n'est pas moi.

Lui : Qui, alors ?

Elle : Peut-être une qui est venue hier.

Lui : Tes chaussures sont pleines de boue et les traces sont fraîches. Aucune femme ne vient ici – j'en suis sûr. Lui, il est... comment dire ?... Enfin... Ces choses-là ne

l'intéressent pas.

Elle : (*En riant*) Tu veux dire que... Oh! Que vas-tu chercher là !

Lui : Je ne blague pas. Personne ne l'a jamais vu avec une femme.

Elle : Alors, si c'est ça... gare au sida !

Lui : D'accord. On y pensera.

Elle : Donc nous sommes chez un pédé.

Lui : Je n'ai pas dit cela.

Elle : Tu as dit que tu serais prudent.

Lui : Oui, parce que je voulais en finir avec ces propos stupides. On ne plaisante pas avec le sida.

Elle : Je vois que tu sais beaucoup de choses sur ce type.

Lui : Je sais qu'il est différent des autres. C'est l'homme le plus intelligent que je connaisse.

Elle : Tu ne m'as jamais parlé de lui.

Lui : Mais si.

Elle : Comment ça !

Lui : Je t'en ai parlé mais tu n'y as pas fait attention. Tu n'entends jamais ce que je dis.

Elle : Quel âge a-t-il ?

Lui : Mon âge. Changeons de sujet.

Elle: Est-ce qu'il a été marié ?

Lui : Je pense. Oui, il l'a été. Un jour, il a fait une allusion à ce sujet.

Elle : Une allusion ?... Quel phénomène! Et son prénom c'est ?...

Lui : Je te l'ai déjà dit. Il s'appelle Adam. Il était un militant très actif de Solidarité. Il est

allé en prison. Maintenant il a perdu son travail. Il m'a dit qu'il nous comprenait.

Elle: Alors tu lui as dit que tu venais ici avec moi.

Lui : Vas-tu, oui ou non, changer de disque ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Je lui ai dit que je viendrais travailler ici, parce que j'habite dans une seule pièce avec mes parents et que ma femme vit chez sa mère avec notre enfant. J'ai ajouté que mes vieux me reprochaient de brûler trop d'électricité.

Elle : Donc tu lui as tout raconté. Lui as-tu dit aussi que nous n'avons plus de rapports sexuels ?

Lui : Quand tu enfourches un dada, c'est à devenir fou.

Elle: S'il est aussi intelligent que tu le dis, il a sûrement compris tout seul. Il a eu pitié de nous. Donc c'est à sa bonté que nous devons de pouvoir faire l'amour. Non, dans ces conditions, ça ne me dit rien.

Lui : Très bien. Nous rentrons à la maison. *(Il ferme la porte-fenêtre)*

Elle: Quelle maison? Où avons-nous une maison ?

Lui: Nous irons chacun de son côté. Je n'en peux plus, vois-tu... Ramasse tes affaires !

Elle: Je vais d'abord effacer les traces de pas. *(Elle se met à genoux et commence à nettoyer le tapis avec son mouchoir)*

Lui: Pas avec ton mouchoir, ma fille !

Elle: Tu as dit ça comme autrefois. Ces traces, ce ne sont pas les miennes. Allume la radio.

Lui: Mais puisque nous partons...

Elle: Restons encore un peu. Peut-être allons-nous trouver une solution. *(Il allume la radio - musique)* Quelle heure est-il ?

Lui : Neuf heures.

Elle: Ania doit déjà dormir. J'espère qu'elle ne regarde pas la télévision.

Lui : C'est sûr, elle dort à poings fermés.

Elle: Pourvu que ma mère ait aéré la pièce.

Lui : Mais oui. Alors, nous partons ?...

Elle : Qu'est-ce qui te presse ?

Lui : J'en ai assez. Je croyais que nous devions oublier tous ces tracas.

Elle : Nous y viendrons. Je vais me mettre en robe de chambre. *(Elle ouvre les portes d'une armoire pour s'en faire un paravent - elle enlève sa robe derrière ces portes entrouvertes)* Change-toi aussi.

Lui : Nous sommes un peu fêlés, tous les deux ! *(Il enlève sa veste)*

Elle : C'est heureux ! Ne me regarde pas !

Lui : Tu as un beau p'tit cul ! Et d'autres endroits pas mal non plus...

Elle : Tu me regardes !

Lui : Bien sûr. Il y a longtemps que je n'ai pas vu une femme nue... et si jolie.

Elle : Une femme! Comment ça ? J'espère qu'il s'agit de moi.

Lui : Ce n'est pas si simple. Soit. Ce n'est pas seulement toi que j'ai vue en te regardant.

Elle : Parle... dis-moi beaucoup de choses!

Lui : Quelles choses ?... Tu es drôle! Voilà... Je ne cesse de penser à toi, nuit et jour. Par exemple, je rêve que tous dorment, que le monde entier se tait... et nous, allongés l'un à côté de l'autre, avec la bénédiction de la loi, nous pouvons faire tout ce que nous voulons, des folies, tu comprends ? L'amour porno... Et au lieu de ça, nous laissons passer la chance. Nous sommes l'un contre l'autre, nous parlons... comme si nous faisons exprès de nous retenir... C'est difficile à expliquer... Il y a sans doute bien de façons de passer la nuit ensemble. C'est ce que je pense, en tout cas.

Elle : Combien de fois m'as tu trompé ?

Lui : Arrête !

Elle : Parle-moi avec franchise, comme si j'étais ton Adam qui comprend tout.

Lui : Tu es trop fille d'Eve pour ça. Qu'est-ce que tu fabriques là-bas ?

Elle : Je t'écoute. Continue !

Lui : Mais tu vas peut-être enfin sortir de cette armoire ?

Elle : J'ai peur.

Lui : Alors, c'est moi qui vais venir.

Elle : Mon amour chéri! Encore un petit moment! J'ai tant d'inquiétudes à vaincre. Comment mesurer l'intensité de ses désirs? Je voudrais te rencontrer dans la joie, me donner à toi avec insouciance...

Lui : Où crois-tu être ? Pas dans notre pays. Ici, il n'y a que les putes qui soient insouciantes.

Elle : C'est moche!

Lui : Je ne saisis pas.

Elle: Mais si, tu saisis très bien! On t'a démoralisé, comme tous les autres! C'est moche, ce que tu as dit.

Lui : Mais c'est la vérité.

Elle: Aujourd'hui, je ne veux entendre aucune vérité. Je veux que tu me racontes des histoires d'amour ! Que tu me parles des fleurs !

Lui : Quel âge as-tu ?

Elle : Pour ces choses-là il n'y a pas d'âge.

Lui : Je suis fatigué. J'ai oublié toutes les histoires d'amour; combien de temps peut-on vivre comme ça ?

Elle : Tu n'as rien à raconter ? Alors je ne sortirai pas d'où je suis.

Lui : Ma chère, ma délicieuse petite femme !...

Elle : Raconte-moi ce qui s'est passée auprès du Wigry !

Lui : Sur les bords du lac de Wigry, un jour d'été très ensoleillé, ils se sont rencontrés tous les deux. Elle et Lui. Lui, il était un prince, puisque l'avenir lui souriait. Elle, elle

était une princesse puisque tous lui rendaient l'hommage et l'assuraient de leur dévouement et de leur sincérité. En ces mêmes lieux est apparu un méchant Sire, un certain Marek, un bellâtre venu de Cracovie, qui a voulu séduire l'innocente princesse. Mais a eu une explication avec ce rival et sa victoire lui a en fait compris qu'il venait d'obtenir la grâce d'un grand amour... Ca suffit ! Tu n'as pas froid ? (*Elle sort de sa cachette*)

Elle : Et ensuite ?

Lui : Mais qu'est-ce que tu t'es fait ?

Elle : Pourquoi ?

Lui : Difficile à dire... Tes yeux sont maquillés autrement... où quoi... Je ne sais pas, moi...

Elle : Oh ! Merci ! Continue !

Lui : Quoi ? Nom d'un chien ! Bon, alors... ils se sont aimés tous les deux, la Princesse et Lui...

Elle : Mon Prince n'est pas content, son visage a pâli, il a le regard...

Lui : Méchant, la houppe souillée...

Elle : Ne me fais pas rire ! Qu'avez-vous, Prince ?... A moi, monseigneur, vous ne pouvez rien cacher.

Lui : Elle est folle, ma parole. J'ai en moi tant de peine, que toute ma joie est vaine. Car enfin, comment envisager de vivre avec vous, avec une telle beauté, quand on ne possède même pas le plus petit château.

Elle : Le château ?... La force de notre amour est si grande que nous l'aurons.

Lui : (*Il ne répond pas*)

Elle : Dans le temps, mon Prince, vous étiez galant, empressé à l'égard des Dames, et de moi en particulier. Votre courtoisie eut un tel succès que, de mon plein gré, je me suis liée à vous devant l'autel.

Lui : Moi, j'en ai fait autant... Et après... Je ne trouve plus les mots pour le dire.

Elle : Et ils ont vécu comme mari et femme.

Lui : C'est bien ça. Ils n'ont pas terminé leurs études parce qu'une petite fille leur est née. Elle leur était plus chère que leurs vies et ils devaient travailler durement pour elle. Ils peinaient du matin au soir sans grand résultat... Ils devenaient de plus en plus pauvres et amers... J'ai envie de faire l'amour maintenant.

Elle : Le Prince était honnête, il n'acceptait pas les pots-de-vin.

Lui : ... Et la Princesse ne couchait pas avec tout le monde.

Elle : C'est parler carrément !

Lui : Les histoires d'aujourd'hui sont brutales.

Elle : Mais est-ce qu'ils étaient heureux ensemble ?

Lui : Ils étaient l'un pour l'autre tout le bonheur et un refuge contre les corruptions du monde.

Elle : Et c'est pour cela qu'ils ont résisté à la fausseté et au mal...

Lui : ... Malgré les tentations et les saletés ambiantes. Et jamais ils n'ont pu avoir leur château et c'est la faute du Prince qui était naïf et trop bête...

Elle : Oh! Non. Le Prince était berné par les dirigeants! Et la Princesse l'en aimait davantage.

Lui : Je vais boire. *(Il sort une bouteille de sa serviette et la pose sur la table. Il met une baguette de pain, un morceau de beurre et du saucisson près de la bouteille)*

Elle : Je t'ai fait de la peine.

Lui : Mais non !

Elle : Je le vois bien.

Lui : Tu ne vois rien du tout. Tu bois ?

Elle : C'est forcé ?

Lui : Non, tu n'es pas forcée. Personne n'est jamais forcé. Est-ce qu'il y a des contraintes dans notre pays ? Non, rien ne te force à rien. Il y a pluralité des partis! Liberté du marché ! Privatisation ! Inflation réduite à zéro ! Vive le pognon ! Les samedis fériés ! Table rase du passé et des scandales financiers : c'est le symbole du progrès ! *(Il boit)*

Elle : Tu te moques ? (*Elle prépare des petits sandwiches au saucisson*)

Lui : Penses-tu !

Elle : Le congé du samedi, c'est une grande conquête.

Lui : C'est évident. C'est la plus grande conquête de la période des réformes et du renouveau ! Y'a d'la misère, on en touche le fond – donc on travaille moins !

Elle : (*En riant*) Tu es insupportable !

Lui : Quand nous sommes entrés ici tu as dit que nous devrions divorcer.

Elle : Arrête ! Je plaisantais.

Lui : Moi, je pense que non.

Elle : Qu'est-ce qui t'arrive ?

Lui : La même chose qu'à toi. Moi aussi j'en ai par dessus la tête de végéter dans le marasme, la misère, parmi les roublards de gauche où de droite, les soi-disant amis bons et dévoués. Le temps passe et les grands de ce monde nous serinent toujours le même air.

Elle : Qu'est-ce que tu racontes ! Tout a changé !

Lui : Même si on arrive à réaliser une chose ou une autre, moi, personnellement, je n'ai aucune envie de vivre encore dix ans de misère.

Elle : (*Elle essuie ses larmes*)

Lui : Pourquoi pleures-tu ?

Elle : Tu me le demandes ?

Lui : Chérie...

Elle : (*Explosant*) Rien à attendre jamais !... Nulle part ? Pourtant on nous répète que tout va aller de mieux en mieux.

Lui : Oui, pour ceux qui trafiquent. Pour les riches ou les combinards. Ils vont investir et ils auront du fric.